



ESPERANTO



ESPERANTO-JOURNAL - REVUE DE L'ESPERANTO
LA ALGERIA STELO

Sendu ĉiun korespondadon rilatan al Administrado al :
Administracio de Esperanto-Journal
COLLONGES-au-MONT-d'OR (Rhône) Franclando
ABONOJ
Unu jaro, Franci : 3 fr. Aliaj landoj : 4 fr.

OPAJ ABONOJ (Abonnements collectifs)
Ne pre rezervataj por la Grupoj (pour les Groupes)
12 Sinsekvaj numeroj : { 10 kopioj (10 n^{os} ensemble) 10 fr.
(12 numéros consécutifs) : 25 kopioj (25 n^{os} ensemble) 20 fr.
Unu jaro : { 10 kopioj (10 n^{os} ensemble) 20 fr.
(pendant un an) : 25 kopioj (25 n^{os} ensemble) 48 fr.

Adresser toute correspondance relative à l'Administration à
l'Administrateur du Journal Esperanto
à **Collonges-au-Mont-d'Or, près Lyon (Rhône)**
Abonnements : un an : France 3 fr., Etranger 4 fr.
Le journal ESPERANTO paraît à Lyon tous les quinze jours.

La Bataille Espérantiste

Le succès éclatant du deuxième Congrès universel de l'Espéranto a donné la plus vive impulsion au mouvement espérantiste et alarmé, par contre-coup, ceux qui sont hostiles à la langue auxiliaire internationale créée par le D^r Zamenhof.

De là une véritable levée de boucliers dans le camp ennemi. C'est le comte d'Haussonville, membre de l'Académie française, qui a attaché le grelot par une lettre qu'a publiée le *Figaro* du 1^{er} octobre.

Le comte d'Haussonville exprime le regret que les Espérantistes n'aient pas mis dans leur programme, ainsi qu'il l'a fait le Congrès qui a suivi le leur, une visite à son château. Il leur aurait dit leur fait.

Rien n'est indigeste comme un discours rentré, et l'illustre académicien s'est donné la satisfaction de faire connaître aux partisans de l'Espéranto, par la voie de la presse, ce qu'il leur aurait dit.

CONTRE L'ESPERANTO

s'ils étaient venus lui faire visite.

Dans ce remarquable article, qui a suscité de non moins remarquables réponses, il expose ainsi ses griefs.

Coppet, (lac de Genève).

« Genève est, comme chacun le sait, la ville des Congrès. Personne, j'ose le dire, ne le sait mieux que moi, car ces Congrès, avant de se dissoudre, prennent volontiers le chemin du château de Coppet qu'ils demandent à visiter en corps. Je leur en ai vu d'autres, mais je n'en ai jamais vu de pareils. Car je vois dans cette visite un hommage rendu non pas seulement à la mémoire de mon aïeule M^{me} de Staël, mais encore à la littérature française.

« Cependant, comme Coppet n'est pas grevé d'une servitude internationale de visite, je me suis parfois demandé ce que je ferais si l'autorisation de visiter le château était sollicitée par les membres d'un Congrès dont les tendances me seraient peu sympathiques. J'ai craint, au mois d'août, de me trouver dans cette embarras lorsque s'est ouvert, à Genève, le Congrès de l'Espéranto. Car, d'un côté, il m'eût été pénible de fermer la porte du château au nez d'hommes fort honorables; mais, de l'autre, comme je suis aussi peu Espérantiste que possible, j'aurais été en proie à une grande perplexité.

« Voici, j'imagine, comment je me serais tiré de la difficulté. Ayant coutume d'adresser quelques mots de bienvenue aux congressistes avant qu'ils pénétrassent dans le château, j'aurais aux Espérantistes tenu à peu près ce langage :

« Messieurs, leur aurais-je dit, je suis « heureux de vous recevoir à Coppet, car je « considère votre visite comme un hom- « mage rendu à la langue française; mais « je ne saurais vous dissimuler que je ne « suis nullement sympathique au succès de « votre tentative, et que je fais des vœux « contre l'Espéranto, à la fois comme lettré « et comme Français.

« Comme lettré, j'estime que la création « d'une langue internationale serait un « coup porté aux bonnes lettres qui en « éprouveraient un préjudice sensible. Cha- « que peuple à son idiome qui est à la fois « pour lui, un legs du passé et une création « de son génie particulier. Au fur et à « mesure que ce peuple se différencie des « autres peuples, son idiome s'est déve- « loppé et fixé.

« Chaque idiome traduit, de façon appro- « priée, les besoins, les aspirations, les « manières de sentir de chacune des races « qui peuplent le globe. Il se prête aux « nuances de leur pensée; il se modifie et se « renouvelle en quelque sorte de siècle en « siècle, à mesure que cette pensée elle- « même se modifie et revêt des formes « nouvelles. L'instrument dont se servent « les races latines, les races anglo-saxonnes, « les races slaves, ne saurait être le même, « parce que le génie de ces races est pro-

« fondement différent et que le même « instrument ne saurait jouer tous les airs. « Si cette tentative de créer une langue « internationale, au profit de laquelle vous « déployez tant de zèle, avait été inaugurée « il y a quelques centaines d'années, et si « elle avait réussi, ni l'Allemagne du siècle « dernier n'aurait eu Goethe, ni l'Angle- « terre Byron, ni la France Chateaubriand, « ni l'Italie Alfieri, et vous m'accorderez, « Messieurs les Allemands, Messieurs les « Anglais, Messieurs les Français, Mes- « sieurs les Italiens, qui êtes ici présents, « que c'eût été grand dommage.

« C'est encore comme Français, aurais-je « ajouté, que je suis très opposé à l'Espé- « ranto. Il y a, de nos jours, une langue « qui a un certain caractère international, « c'est le français. C'est le Français « qu'apprennent le plus généralement les « honnêtes gens », comme on disait autre- « fois, lorsqu'ils veulent étendre le champ « de leurs connaissances intellectuelles et « se familiariser avec la langue et la litté- « rature d'un pays qui ne soit pas le leur, « je ne saurais, pour mon compte, souscrire « à cette déchéance du français, et si le « besoin d'une langue internationale se fait « réellement sentir, je veux que le français « demeure cette langue-là ».

Voilà ce que j'aurais dit aux Espéran- « tistes; mais comme ce langage ne leur aurait « probablement pas été agréable à entendre, « je leur ai su beaucoup de gré de ne m'avoir « pas mis dans l'embarras et d'avoir compris « que la logique ne leur permettait pas de « demander à visiter la demeure d'une femme « qui, Genevoise par sa naissance, Suédoise « par son mariage, a eu le tort d'écrire en « Français.

Quelques personnes s'étonneront peut être « que je semble attacher tant d'importance à « une tentative qui, à leurs yeux, ne diffère « peut-être pas beaucoup de celle entreprise, « il y a quelques années, en faveur du Volapük. « Mais il ne faut pas confondre le Volapük et « l'Espéranto.

L'Espéranto est chose autrement sérieuse « que le Volapük, ne fut-ce que par la qualité « et par le nombre des adhérents. Parmi les « adhérents français figurent entre autres, « et au premier rang, par la part active qu'ils « ont prise aux délibérations du Congrès, un « membre de l'Institut et le Recteur d'une « Université de province (1).

Quant au nombre, la dernière carte « délivrée, avant même l'ouverture du Congrès « portait le numéro 911, et un personnage « important affirmait que le nombre des Espé- « rantistes pratiquants dépassait quatre mil- « lions (2); je sais bien qu'il faut faire la « part du bluff inséparable de tout Congrès.

Un des coups de bluff les mieux com- « binés a été de donner lecture, au cours « d'une des séances, d'une dépêche par « laquelle le Saint-Père envoyait sa béné- « diction à des Espérantistes-catholiques qui « lui avaient fait hommage de leur Revue (3), « ce qui était fort naturel de sa part, et d'avoir « transformé cette bénédiction individuelle « en une consécration pontificale de l'Espé- « ranto (4). La veille, une réunion des francs-

(1) Nous plaçons en effet au premier rang des Espé- « rantistes français, à côté de MM. de BEAUFORT, GASTON « MOU, CARLO BOURLET, GASTON MICHAUX, MONTROZIER, « CH. LAMBERT, BERTHELOT, ROUSSEAU, FRUICIER, LAL- « SANT, etc., par les services rendus à la cause espéran- « tiste : le Général SÉNÉRI, Président du Comité inter- « national de préparation des Congrès de Genève et de « Cambridge, Président du Comité international scienti- « fique et Directeur du *Centra Officejo* à Paris, qui a pris « la défense de l'Espéranto à l'Académie des sciences « et M. BOIRAC, recteur de l'Université de Dijon, président « du Comité officiel de linguistique, traducteur en Espé- « ranto de la *Monadologie* de Leibnitz, et auteur de « plusieurs ouvrages en Espéranto.

(2) J'estime qu'il y a là une exagération qu'aucune « statistique sérieuse ne peut justifier, et qu'on sera « assez près de la réalité en retranchant un zéro. Mais « on n'était que cent mille il y a deux ou trois ans, et « l'augmentation suivra maintenant une progression « plutôt géométrique qu'arithmétique. H. T.

(3) *Esperanto katolika*, 32^e page Revue monata tute « en Esperanto, malfermata por ĉiuj. Rakontoj, arti- « koloj, pri nuntempaj aferoj, sakoj, k. c. - Jare : 5 francs « (en Francando 4 francs). Presejo : A. Barbot, 45, rue « Étienne Pallu, Tours (France).

(4) En même temps que la *Revue catholique* en

maçons Espérantistes s'était tenue au temple « maçonnique. L'Espéranto aurait donc eu « cette vertu de réconcilier francs-maçons « et catholiques, le grand Orient et le Saint- « Siège. Il aurait ainsi accompli une œuvre « plus difficile que de marier, comme on « disait autrefois, le grand Turc et la Répu- « blique de Venise.

Parlons sérieusement.

Je n'insisterai pas sur le coup mortel qui « serait porté à toute pensée littéraire par « l'institution d'une langue internationale. Je « sais bien ce que les Espérantistes me répon- « draient. Ils diraient qu'ils n'ont pas la « prétention d'abolir les langues nationales, « mais seulement de créer une langue inter- « nationale auxiliaire (c'est ainsi qu'ils défi- « nissent l'Espéranto, qui faciliterait, de « peuple à peuple, les relations entre gens « s'occupant des mêmes questions. Je pense « bien que les Espérantistes n'ont pas la « prétention d'abolir le français, l'anglais, « l'allemand; mais leurs ambitions, avec le « succès, vont croissant. Au début, l'Espéran- « to ne devait être qu'une langue commerciale. « Il prétend maintenant à devenir la langue « scientifique. J'ai lu dans le *Journal de* « *Genève*, qui est un peu le *Journal des* « *Débats* du pays, un article vibrant qu'un « nouveau converti à l'Espéranto a signé de « deux initiales, cachant, je le suppose au « moins, le nom glorieux de Saussure. L'au- « teur de cet article estime qu'avant cinq ans « l'Espéranto pourrait devenir la langue des « savants, et il invite tous les journaux scienti- « fiques à publier désormais leurs communi- « cations en Espéranto.

Comme si ce n'était pas assez, juriscon- « sultes, médecins, pharmaciens même s'y « sont mis, et ils élaborent en vue du prochain « congrès, chacun dans leur partie, un voca- « bulaire espérantiste. Les délégués de la « Croix-Rouge se sont piqués d'honneur; ils « ont proposé que, pour faciliter les soins aux « blessés en temps de guerre, l'Espéranto soit « enseigné officiellement non pas seulement « au personnel sanitaire des armées, mais aux « soldats, et ils ont obtenu que le prochain « congrès de la Croix-Rouge soit saisi de la « question.

Que ces diverses tentatives soit couronnées « de succès, que l'Espéranto devienne la « langue des commerçants, des savants, des « juristes, des médecins, et bientôt « chaque idiome national sera réduit à n'être « qu'une langue inférieure ou spéciale dont ne « se serviraient plus que les ignorants ou au « contraire les lettrés, — tel en France le « Provençal de Mistral ou le Basque de « Jasmin. Le Français, l'Anglais, l'Allemand « ne seraient plus que des patois.

Sans doute le péril est lointain, chimé- « rique même si l'on veut, car les langues « sont vivaces. Il en est un plus réel : c'est « que le Français ne soit par là dépossédé de « son privilège de langue internationale. Ce « privilège, la France l'a conquis peu à peu « et elle avait le droit d'en tirer orgueil car « par là s'affirmait l'avance qu'elle avait « gagnée sur les autres nations. Il ne consti- « tue pas un droit sanctionné par un instru- « ment diplomatique, mais il s'exerce en « vertu d'une possession d'état. C'est en « Français que sont rédigées les conventions « internationales et les procès-verbaux des « congrès ou conférences, telle que celle « d'Algésiras.

C'est par des notes rédigées en Français « que les différents Etats du monde qui ne « parlent pas la même langue communiquent « entre eux. Or, il ne faut pas se dissimuler « que cette possession d'état est en péril de par « le globe, et cela par la raison très simple que « le nombre de ceux qui parlent le Français « de naissance va diminuant par comparaison « avec l'accroissement rapide de ceux qui

Esperanto, on avait adressé au Saint Père le *Pregareto* « par *katolikoj*, livre de messe rédigé en Espéranto à « l'usage des catholiques. C'est surtout pour ce livre, « dans lequel les catholiques pourront désormais lire « leur messe avec l'assurance que la rédaction en est « orthodoxe, que la bénédiction apostolique était « désirable. H. T.

parlent les autres langues européennes. « Tous ceux à qui le plus léger amoindrisse- « ment de la France est insupportable se « préoccupent de ce péril.

Je nourris contre l'Espéranto un dernier « grief que je ne veux cependant faire valoir « qu'avec mesure, car c'est un procédé de « polémique peu loyal et dont on a beaucoup « abusé que de mettre, même indirectement « en doute le patriotisme de ses contradic- « teurs.

Mais cependant je ne saurais me retenir « de dire qu'en fait il est bien difficile de « séparer l'idée de langue de l'idée de patrie. « De cette confusion, ou plutôt de cette identi- « fication, nous avons en ce moment deux « exemples bien frappants, l'un tout près, « l'autre plus loin de nous. On sait la rigueur « avec laquelle le gouvernement allemand « proscribit et poursuit en Alsace toutes les « manifestations extérieures en langue fran- « çaise.

Tout récemment encore il forçait un « marchand de tabac à remplacer sur sa devan- « ture le mot de « cigarettes » par celui de « « cigarettens ». Par contre, ceux qui ont à « cœur de faire vivre en Alsace l'idée fran- « çaise demandent que l'enseignement du « Français soit rétabli dans les écoles pri- « maires.

Dépassons maintenant la frontière alle- « mande. Je ne connais rien de touchant « comme l'exemple de ces petits garçons de la « Pologne qui se laissent fouetter par leurs « instituteurs plutôt que de dire leurs prières « en Allemand et qui, à peine échappés de « l'école, courent à l'église entendre « Notre « Père » en Polonais. Les âmes simples ne « s'y trompent pas. Pour elles, langue mater- « nelle, mère patrie, sont deux idées qui se « confondent. Or, de ce temps-ci, il faut pen- « ser aux âmes simples.

COMTE D'HAUSSONVILLE
Membre de l'Académie Française.

POUR L'ESPERANTO

A cet article où il était directement mis en « cause, M. René de Saussure, ancien élève de « l'Ecole Polytechnique de Paris et vice-président « du Groupe espérantiste de Genève, a répondu :

Lorsque j'écrivis ici même, il y a moins « d'un mois, mon dernier article sur l'Espé- « ranto, je ne pensais pas être appelé de sitôt « à reprendre la plume. Je croyais en effet « qu'il s'écoulerait au moins quelques années « avant que la question de la langue auxiliaire « n'entrât dans sa phase aiguë, parce que « jusqu'ici les personnes qui ne sont pas « partisans de la nouvelle langue gardaient « une attitude indifférente ou légèrement « moqueuse. Mais voici qu'un article re- « tentissant du *Figaro* vient de sonner « l'alarme. Il ne s'agit plus de railler ni de « rester indifférent. « L'Espéranto est chose « autrement sérieuse que le Volapük », écrit « M. le comte d'Haussonville dans son article, « dirigé, non contre l'Espéranto en particulier, « mais contre toute langue auxiliaire arti- « ficielle. Ayant été personnellement mis en « cause dans cet article, je me permettrai d'en « citer et d'en commenter les passages essen- « tiels.

Oui, la chose est autrement sérieuse, car « l'Espéranto n'est pas un « charabia », un « assemblage de mots; c'est une langue et « qui plus est, une langue qui apporte un « idéal nouveau à l'humanité. Aussi l'Espé- « ranto ne finira pas « d'une fin joyeuse « comme le Volapük, dont il ne reste plus « d'autre souvenir qu'une oraison funèbre de « Coquelin cadet ». Ce qui est plein de vie et « de sève ne peut périr que de mort violente « et, au xx^e siècle, il n'est plus de mode de « faire périr ainsi les idées.

Il faut distinguer deux choses dans la « question de l'Espéranto : le côté pratique « et le côté idéal. En général, les nouveaux « adeptes ne considèrent d'abord que le côté « pratique; puis, au bout d'un certain temps, « ils s'aperçoivent qu'il y a un idéal implicite

de l'Esperanto pour répandre dans le monde entier certains de leurs ouvrages.

Si l'Esperanto avait existé déjà dans les siècles précédents, nous sommes autorisés à penser que probablement des auteurs comme Descartes, Leibnitz, et surtout des écrivains du XVIII^e siècle, comme l'abbé Saint-Pierre, par exemple ou même Montesquieu dans son *Esprit des Lois*, se seraient servis de cette langue pour répandre leurs idées.

Et c'est précisément dans la diffusion des idées que nous croyons l'Esperanto appelé à rendre de grands services. C'est sans doute aussi ce que pensent des hommes comme Ernest Lavisse, Sully-Prud'homme, Ernest Naville, qui ont manifesté leur sympathie pour l'œuvre des Esperantistes.

Peut-être pensent-ils aussi que les étrangers, n'ayant plus quatre ou cinq langues à apprendre, grâce à l'existence de l'Esperanto, pour se faire comprendre au delà de leurs frontières, pourront consacrer plus de temps à se familiariser avec la littérature et la culture françaises.

Monsieur le comte d'Haussonville doit avoir suffisamment confiance en la langue qu'il manie si élégamment, (1) pour penser quelle sera préférée aux autres, et pour notre part, nous serons heureux de ne plus entendre le Français écorché par des touristes ou des congressistes étrangers.

Puisqu'on ne sera plus forcé d'apprendre le Français pour demander à dîner dans un restaurant, ceux qui l'étudieront le feront par véritable goût, et pour l'admirer dans les chefs-d'œuvre de sa littérature. Et puis nous avouerons aussi que nous sommes bien heureux que l'Esperanto soit venu à point pour empêcher certaines langues étrangères de prendre trop d'importance chez nous et de pénétrer là où elles n'ont que faire. C'est peut-être du chauvinisme, mais nos amis anglais me pardonneront... Nous sommes de ceux à qui il déplaît, par exemple, d'entendre la plupart du temps de l'Anglais, et puis de l'Anglais, et toujours de l'Anglais dans certains Congrès qui se tiennent chez nous. Il y a là une question de justice dont beaucoup, croyons nous, commencent à se rendre compte (2).

Sans doute, lorsqu'on a le privilège de connaître six ou sept langues, on ne sent pas toujours un grand besoin de l'Esperanto; mais il faut penser aux pauvres gens, qui sont la majorité ici bas, et qui n'ont ni le temps ni les moyens nécessaires pour apprendre les langues étrangères, et il ne faut pas être assez égoïste pour leur refuser un moyen si facile et si simple de se faire comprendre partout.

Nous croyons que c'est précisément là que l'Esperanto peut et doit rendre le plus de services, et nous pensons que ceux qui travaillent à sa vulgarisation chez les ouvriers, les aveugles, les humbles de tous genres, méritent plus que d'autres d'être aidés et encouragés.

Ce discours de M. Privat perd une partie de son charme à être traduit en français, car, tout novice encore dans la pratique de l'Esperanto, qui me faisait complètement défaut il y a deux mois, au moment du deuxième Congrès universel de l'Esperanto, je n'ai pu rendre ni la verve de l'orateur, ni le charme de cette langue harmonieuse si douce à nos oreilles françaises qu'écorchent les langues du Nord, et puis, comme disent les Italiens, *traduttore traditore* (tout traducteur est un traître). Aussi je me suis permis d'intercaler dans le texte deux ou trois phrases qui m'ont paru utiles pour compléter et préciser ce qui était dit en Esperanto à la séance de notre groupe.

Les applaudissements de l'auditoire qui était trois fois plus nombreux qu'à la précédente séance — tout l'honneur en revient à mon ami Hodler qui représentait seul le Bureau du groupe — ont montré à M. Edmond Privat combien sont vives les sympathies des Esperantistes pour sa personnalité, et combien ils apprécient son talent.

Après lui, M. Hodler a pris la parole et a entrete nu l'assemblée d'une question qui n'intéresse absolument que les Esperantistes, mais qui les intéresse beaucoup. Il s'agit des examens qui ont été institués par le docteur Zamenhof, examens à la suite desquels sont donnés des diplômes à ceux qui justifient d'une connaissance complète de la langue esperanto.

Jusqu'à présent, les jurys d'examen

d'Esperanto ont fonctionné un peu partout où il y a des groupes suffisamment nombreux, mais la Commission qui reçoit les copies des candidats avec les notes des examinateurs et qui seule délivre les diplômes ne siégeait qu'à Paris.

M. Privat et Hodler ont pensé que les diplômes de capacité exigés des professeurs d'Esperanto et les certificats constatant qu'on possède bien la théorie et la pratique de la langue, peuvent être délivrés par la Société esperantiste Suisse (S. E. S.) avec autant de compétence que par la Société esperantiste de France; ils ont donc élaboré et ils présentent au groupe de Genève un règlement en onze articles qui est adopté par acclamation et devient ainsi le projet du groupe de Genève tout entier.

Aux termes de ce projet, la *Svisa Esperanta Societo* doit organiser chaque année deux sessions d'examens pour les Esperantistes: l'une en mars-avril; l'autre en septembre-octobre, c'est-à-dire à l'époque actuelle, et, pour constituer le jury supérieur qui décide si on doit délivrer les diplômes, la S. E. S. choisit, parmi les membres qui connaissent le mieux la langue esperanto, un directeur et quatre conseillers qui forment le comité supérieur de la Société suisse. Des jurys d'examen sont constitués dans chaque ville de Suisse où se présentent des candidats, sous le contrôle du Comité supérieur et l'approbation du président de la S. E. S., et au lieu d'envoyer les copies à Paris pour l'obtention des diplômes, on les enverra au siège de la Société suisse.

Une pareille organisation évite les lenteurs, accélère le jugement et constitue une *décentralisation* qui n'était possible qu'à condition d'avoir en Suisse des esperantistes connaissant parfaitement bien la langue; le deuxième congrès universel a montré que cette condition était surabondamment remplie.

Ensuite on lit une très belle pièce de vers en Esperanto faite par le Docteur Zamenhof au sujet du deuxième congrès universel Esperanto (1) et une scène dialoguée rédigée par M. Lamont, ainsi qu'une histoire due à M. Carlo Bourlet. Le secrétaire présente le deuxième numéro de la *Revuo* qui est à la littérature esperantiste ce que la *Revue des deux mondes* est à la littérature française.

Le Journal "ESPERANTO" Et le Groupe esperantiste de Genève

Le précédent administrateur, M. Berthelot, en transportant à Genève le siège de l'administration du journal *Esperanto*, qui était d'abord en France, avait passé avec le comité d'organisation du Congrès un traité en vertu duquel le journal devenait l'organe officiel de ce comité, qui, en retour, lui prenait un certain nombre d'exemplaires destinés à la propagande.

Dès que M. Tarry eut succédé à M. Berthelot, il fit des ouvertures au Groupe esperantiste de Genève pour conclure avec lui accord analogue.

Voici la réponse qu'il a reçue à ce sujet :

Genève le 29 septembre 1906.

Monsieur H. TARRY,
Directeur du *Journal Esperanto*.

Monsieur,

Nous avons pris connaissance de votre lettre du 26 octobre en séance du Comité lors de la réunion du Groupe de Genève, le 27 septembre. Le Comité du Groupe a chargé les soussignés de vous faire parvenir la réponse suivante :

En ce qui concerne les relations entre le Groupe de Genève et le *Journal Esperanto*, le Comité estime qu'il n'y a pas lieu d'établir des relations officielles. Toutefois il consent à communiquer au *Journal Esperanto* les décisions du groupe qui pourraient figurer en esperanto et en français, dans une partie du *Journal* réservée dans ce but.

MM. de Saussure et Hodler serviront d'intermédiaires légaux entre le groupe et le *Journal*. En outre, le Comité se réserve un droit de contrôle sur la rédaction du *Journal Esperanto*, ou sur tout autre journal portant le même titre et publié par vous. Ce droit de contrôle consiste en ce que, avant l'impression de chaque numéro, les épreuves devront être approuvées soit par M. Hodler, soit par M. de Saussure, qui apposeront conjointement avec vous leurs signatures au bas des épreuves et en conserveront une copie, afin que rien ne puisse être ajouté à leur insu après que ces signatures auront été apposées. Toute communication adressée par vous à la Presse de Genève concernant le *Journal Esperanto*

devra pareillement être approuvée par l'un des délégués.

Toute infraction aux conditions ci-dessus entraînera l'annulation du présent contrat.

Veillez recevoir, Monsieur, l'expression de notre considération distinguée.

Les délégués du groupe de Genève
(G. E. G.)

René de SAUSSURE
Vice-président.

H. HODLER
Secrétaire.

Statistiko de la Esperantista Societaro Statistique des Sociétés esperantistes (1)

Un des plus intéressants documents distribués pendant le deuxième Congrès universel d'Esperanto qui s'est tenu à Genève en 1906, par les soins du *Centra Oficejo* (Bureau central de l'Esperanto) (2), est la statistique des Sociétés esperantistes existant à la fin du premier semestre de 1906 dans les cinq parties du monde.

Sous une forme très concrète, cette statistique donne une idée nette des progrès accomplis jusqu'à cette année par la propagande esperantiste.

D'après le tableau ci-dessous, il existait, à la date susindiquée, 377 groupes esperantistes fonctionnant dans 319 villes qui appartiennent à 31 pays différents. En voici la répartition par pays; je les ai classés selon l'ordre d'importance du mouvement esperantiste qui s'y est propagé :

Landoj (pays).	Grupoj	Urboj
Francujo (France)	94	77
Granda Britujo (Gr.-Bretagne)	64	53
Germanujo (Allemagne)	35	34
Austrio-Hungarujo (Autriche-Hongrie)	28	22
Svisujo (Suisse)	22	14
Rusujo (Russie)	21	21
Hispanujo (Espagne)	21	20
Bulgarujo (Bulgarie)	15	15
Svedujo (Suède)	15	15
Belgujo (Belgique)	14	10
Holando (Hollande)	7	5
Italiujo (Italie)	5	4
Danujo (Danemark)	3	2
Malta (Malte et Sicile)	4	1
Monako (Monaco)	1	1
EUROPO (Europe)	349	294
Unigitaj Statoj (Etats-Unis)	10	7
Meksikujo (Mexique)	1	1
Brazilujo (Brésil)	1	1
Urugvaj (Uruguay)	1	1
AMERIKO (Amérique)	16	13
Japanujo (Japon)	5	5
Kosinhinujo (Cochinchine)	1	1
Tonkino (Tonkin)	1	1
ASIO (Asie)	7	7
Algerio (Algérie)	1	1
Tunisie (Tunisie)	1	1
Franca Guineo (Guinée française)	1	1
AFRIKO (Afrique)	3	3
Australio (Australie)	1	1
Nova-Zelando (Nouv. Zélande)	1	1
OCEANIO (Océanie)	2	2
EUROPO (Europe)	349	294
AMERIKO (Amérique)	16	13
Azio (Asie)	7	7
AFRIKO (Afrique)	3	3
OCEANIO (Océanie)	2	2
TUTMONDO (Globe terrestre)	377	319

Il y avait aussi, fin juin 1906, d'après la publication du *Centra Oficejo*, 31 sociétés professionnelles, (contre 6 à la fin du 1^{er} trimestre, et il s'en est créé un grand nombre pendant le Congrès et dans les semaines qui ont suivi. Aucune démonstration ne vaut celle-là pour établir, par une statistique irréfutable que l'Esperanto marche à grands pas à la conquête du monde...

Fondation le 2 septembre 1906 d'une société d'Esperanto au Brésil

Nous avons reçu le 24 Octobre la circulaire suivante :

Distinguida Red. de *Esperanto-journa*
Mi havas la honoron informi Vin pri la fondo, en Porto Alegre, la 2^a de Septembro de l'unua jaro, de societo por la propagando de la internacia lingvo « Esperanto » de D-ro Zamenhof, rusa kuracisto en Var-

(1) Traduction de l'article paru en Esperanto dans le dernier numéro (30 septembre 1906) d'*Esperanto*, le n° 29 du 30 septembre 1906, suivi d'un supplément daté du 14 octobre.

(2) Cet important Office est le véritable Ministère des Affaires étrangères de la République mondiale Esperantiste, dont le Président serait le docteur Zamenhof. Son siège est à Paris, 51, rue de Clichy.

socio. Multe da societoj estas jam fonditaj en la tuta mondo por venkigi nian aferon. La *Esperanta Societo Sud-Rio-Granda*, esperas esti honorata per amika interrilato kaj Via valora kelpo.

Fen la unua estraro :

Honoraj Prezidantoj, D-ro L.-L. Zamenhof; S-ro L. de Beaufort; Efektiva Prezidanto, Christiano Kraemer; Vic-prezidanto, D-ro Joaquim A. Ribeiro; 1^a Sekretario, Reinaldo F. Geyer; 2^a Sekretario, Helmut Pohlmann; Kasisto, Illidio Augusto; Helpanta Kasisto, F^{te} Mario Cruz; Bibliotekisto, Alberto Goetze.

Subskribante, mi restas kum kora saluto.

R. Fred. GEYER
1. Sekretario.

Oficejo-Rua 7 de Setembro, 53.

Notre missionnaire esperantiste, P. Berthelot, en débarquant dans la République Argentine pour se rendre de là dans l'Uruguay trouvera un solide point d'appui dans la Société esperantiste du Brésil, la première qui se soit fondée dans l'Amérique du Sud.

M. H. Hodler, après avoir fait avec nous le n° 29 de ce journal et s'être initié à tous les détails de l'administration, nous a signifié en ces termes que le journal *L'Esperanto*, dont il prétend s'emparer, devait prochainement cesser de paraître :

Genève, le 24 octobre.

Monsieur H. TARRY, Lyon.

J'ai bien reçu votre dernière lettre, mais je ne vois pas que vous répondiez en quoi que ce soit à aucune des questions précises contenues dans ma dernière lettre que vous devez cependant avoir reçue et lue, bien que vous n'en parliez pas.

Pour ne laisser subsister aucun doute sur mes intentions et mes projets, je vous explique ci-dessous la situation :

Vous avez été chargé par l'Assemblée des actionnaires, de l'administration provisoire du journal. Vous avez pris sur vous de faire paraître les numéros 29 et 30; vous avez publié 28 bis (non prévu) et 29, donc deux numéros, cela suffit. Vos fonctions d'Administrateur provisoire d'*Esperanto-Journal* expirent donc de ce fait. Au cours de cette semaine, j'ai reçu, des membres du *Conseil d'administration* les fonctions d'administrateur du journal et plein pouvoir pour procéder à sa réorganisation sur une base nouvelle, adoptée par les intéressés.

Jeviens donc, comme administrateur, vous prier de bien vouloir me rétrocéder, dans le plus bref délai, les documents appartenant à l'administration du journal *Esperanto* et laissés à vous par M. Berthelot.

La Société d'*Esperanto-Journal* s'opposera formellement à ce qu'il soit fait usage de sa propriété pour un autre journal; elle s'opposera non moins formellement à ce que la manchette du journal, même avec des adjonctions, soit utilisée sans son autorisation, et même contre sa volonté. Le journal cesse provisoirement de paraître jusqu'à sa réorganisation complète.

Vous êtes donc prié instamment de me faire parvenir tous les documents et pièces appartenant à *Esperanto-Journal*.

Je compte sur votre obligeance et votre loyauté pour me répondre sur ce que je vous écris. Au cas où il ne me sera pas accordé satisfaction, c'est-à-dire au cas où vous n'aurez pas rendu ce que vous devez rendre, je prendrai les mesures qui conviennent en de telles circonstances.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.
H. HODLER,
9, avenue des Volandes, Genève.

Cette lettre est mon dernier avertissement. S'il n'y est pas fait droit, je porterai plainte.
H. H.

Je n'ai pas obéi à cette injonction brutale de M. Hodler et j'ai fait paraître le n° 30 de ce journal parce que j'en avais pris l'engagement en signant le procès-verbal de remise de service le 16 septembre.

M. Hodler reconnaît que je tiens de l'Assemblée générale des actionnaires mes fonctions d'administrateur provisoire. Je me refuse à laisser des étrangers s'emparer par des moyens inavouables, de ce journal que les Français ont eu tant de peine à fonder et à soutenir, au moment même où on doit espérer qu'il prospérera. Cela je ne le ferai que si une Assemblée générale le décide.

Ma tâche étant remplie, je suis prêt à remettre mes fonctions à un administrateur français et je prie le Comité d'Administration de convoquer les actionnaires à qui je rendrai des comptes, contre remboursement des engagements que j'ai dû prendre, pour sauver la situation.

J'ai rétabli en France le siège de l'Administration, pour le mettre à l'abri; j'ai agrandi le journal, en substituant au format suisse, un format français. J'ai eu des offres de concours sérieuses et touchantes. J'ai confiance en la prospérité de ce journal et je fais appel aux Esperantistes français, pour que le journal *Esperanto* reste à la France.

L'Administrateur délégué gérant.

H. TARRY.

A Collonges-du-Mont-d'Or (Rhône).

Lyon. — Imp. A. Storck et C^e, 8, rue de la Méditerranée

(1) Toutefois le traducteur estime que la phrase ci-dessus : ni l'Allemagne n'aurait connu Goethe n'est pas du Français à donner en exemple aux jeunes élèves et que cette double négation laisse à désirer au point de vue grammatical ! — H. T.

(2) Moi aussi, je suis de ceux que l'anglomanie qui laisse introduire dans la langue française une foule de mots anglais, qui finissent par s'imposer, agace terriblement, et j'ai regretté qu'un académicien donnant le mauvais exemple en employant deux fois, dans sa lettre le mot *bluff* qui n'est pas français. — H. T.

(1) Insérée dans LA *Revuo*, Internacia monata literatura gazeto. — 1^{er} Jaro, n° 2, Oktobro 1906.

(2) *Revue mensuelle de littérature internationale*, publiée avec la collaboration constante du docteur L. L. ZAMENHOF, auteur de la langue Esperanto.

Il nous dira :

— Je considère votre visite comme un hommage rendu à la langue anglaise, mais, comme Anglais, je m'oppose à l'Espéranto : il y a de nos jours une langue qui a un caractère international, qui a sextuplé en cent ans, alors que d'autres langues autrefois prospères, comme le français, n'ont pas pu doubler dans le même espace ; si le besoin d'une langue internationale se fait sentir, je veux que l'anglais devienne cette langue-là.

Il n'y a donc pas de raison pour qu'en 1908 votre discours ne soit pas prononcé par un patriote de Francfort-sur-le-Mein où aura lieu le quatrième congrès. L'Allemand au lieu de dire *sextuplé* dira simplement *quadruplé*, ce qui paraîtra lui donner une grande supériorité sur le français. Que signifiera donc ce monopole linguistique, si chaque pays se prétend en possession d'un monopole ?

L'Anglais seul serait peut-être fondé à s'opposer à l'introduction de l'Espéranto dans les relations internationales, en invoquant la loi brutale du nombre.

Mais, comme aucun peuple digne de ce nom ne sacrifiera sa langue, qui est son drapeau, il n'y a qu'un terrain d'entente possible : le *terrain neutre* d'une langue morte ou artificielle ; c'est ce que comprennent tous les hommes qui ont besoin de correspondre dans le monde entier, et ils deviennent de plus en plus nombreux. La réalisation du problème est si palpable que ceux qui ont pris part à nos congrès deviennent en effet des apôtres qu'aucun argument ne pourra faire reculer.

(Journal de Genève du 26 Octobre)

De même que la lettre de M. le comte d'Haussonville, qui commence magistralement la *Bataille Espérantiste* en mettant le feu aux poudres, a trouvé et trouvera encore, nous l'espérons, d'ardents contradicteurs, elle a recueilli, il nous l'a dit lui-même, d'assez nombreuses adhésions. Les ennemis de l'Espéranto viennent se grouper autour de celui qu'ils considèrent comme leur chef, et accourent à la défense du drapeau de la langue française que l'éminent académicien craint de voir sombrer sous le flot toujours croissant de la mer espérantiste.

L'un de ces satellites qui viennent à la rescousse a envoyé à la *Tribune de Genève* la lettre suivante en réponse à celle de M. Loyson.

C'est, on va le voir, une critique assez serrée dirigée

CONTRE L'ESPÉRANTO

Tour-de-Peilz, 7 octobre.

Monsieur le rédacteur,

La lettre que vous avez publiée dernièrement de M. Paul-Hyacinthe Loyson, ne part certes guère d'un bon naturel. On ne discute pas de la sorte et les choses méritent d'être mises au point.

M. d'Haussonville, est-il besoin de le dire, a trop d'esprit pour s'arrêter à pareilles fadaïses, trop de courtoisie pour éconduire quiconque, trop de cœur pour haïr quelqu'un. Ses œuvres remarquables et justement remarquées nous apprennent tout cela, n'en déplaise à M. Loyson qui ne les a probablement pas su lire ; son interprétation des paroles de M. d'Haussonville touchant l'Espéranto nous en fournit la preuve. On peut, et c'est mon cas, ne point partager les idées et opinions de l'éminent historien de Coppet, mais il faut s'incliner devant son savoir et son talent.

En affirmant que l'Espéranto ne peut en rien aider les littératures nationales, M. d'Haussonville ne s'est nullement trompé. La plupart de nos docteurs, sinon doctes, espérantistes font absolument fausse route en traduisant à outrance des chefs-d'œuvre, voire des bêtises ; en consacrant la « langue internationale, simple instrument de communication » à des virtuosités qui ne répondent en rien à son but véritable. C'est comme si l'on appliquait le « code international des signaux maritimes » pour emprunter un exemple à M. Loyson, à paraphraser des vers de Lamartine au lieu d'annoncer tout bonnement aux navigateurs les instructions utiles.

Le grand tort de nos universitaires, adeptes de Zamenhof, est de croire que, grâce à la géniale « langue auxiliaire », dont je fus un des tout premiers apôtres, on pourra désormais semer à tous les vents Hugo, Shakespeare, Goethe, etc. Je vous demande si le peuple comprendra Leibnitz parce qu'on l'« esperantiserait » si héroïquement ! et le pourquoi de cet absurde fantaisie puisque les intéressés connaissent, de par ailleurs, et combien mieux, le profond philosophe ! J'attends qu'on nous explique, *kun la tutmonda lingvo*, Ibsen et Mallarmé ; mieux encore, ce sera dans les cordes de M. Loyson, la lumineuse Apocalypse.

Parce que Zamenhof nous dota d'un *Hamlet* à titre de spécimen, on a conclu que

tout devait passer au crible du *vortaro* (dictionnaire), depuis la Chanson de Roland jusqu'aux facéties de « La vie drôle », de feu Alphonse Allais.

Et au lieu d'appliquer la *lingvo helpa internacia*, c'est-à-dire la « langue auxiliaire » aux ordinaires besoins des relations entre peuples différents, on s'épuise à lui donner des lettres, à en faire la lanterne magique où défilent victorieusement le superhomme de Nietzsche et les théories de Darwin !...

Je prétends rester un bon espérantiste en assignant à notre merveilleux moyen, sa logique place d'intermédiaire, et pas davantage. Toutes les comédies jouées sur les scènes, les *paroladoj*, riches de rhétorique ne sont que de l'enfantine comédie.

M. d'Haussonville a mille fois raison : nos littératures particulières ne gagneraient rien à se voir affublées d'un costume baroque et fantasque ; leur génie propre n'est pas et ne sera jamais universel, ni, hélas ! la portée de tous.

Byron et Alfieri tombent dans le vulgaire une fois sortis de leur langue ; le génie habite la pensée d'une façon intangible et inimitable. On ne peut pas plus traduire un chef-d'œuvre sans l'entamer et l'amoin-drier qu'on ne saurait retoucher un tableau de Titien sans en détruire la particulière beauté.

Que M. Loyson médite cette phrase relevée dans les brochures espérantistes : *Helpe al la divastigo de la bela kaj utila internacia komprenilo* ; qu'il examine bien le terme *komprenilo* ; très significativement, exprime la suffisance, la portée et le but de la langue internationale auxiliaire. Ne lui demandons rien de plus.

M. d'Haussonville a lieu de s'inquiéter de l'avenir de notre littérature nationale : nous avons vu le triste essai d'invasion des littératures du Nord. Que serait-ce donc d'un cyclone de littérature universelle ?

Agréez, etc.

Emile ROUX-PARASSAC.
(Extrait de la *Tribune de Genève*).

M. le Comte d'Haussonville a répondu en ces termes dans le *Figaro* du 22 Octobre, aux articles de MM. Michaux et de Saussure :

« L'article que j'ai publié contre l'Espéranto m'a valu, en effet, comme l'a dit le *Figaro*, beaucoup de lettres, les unes — et c'est, je dois dire, le plus grand nombre — d'assentiment, les autres de contradiction courtoise. J'ai été le premier à souhaiter que le *Figaro* publiât celle qui m'a été adressée par M. Michaux, avocat à Boulogne-sur-Mer, qui est un des vétérans de l'Espéranto. Permettez-moi d'y répondre en même temps qu'à l'article de M. de Saussure, savant à Genève, qui est, au contraire, un néophyte et qui en a toute l'ardeur.

A M. Michaux, je dirai : « Vous avez, monsieur, présenté en excellents termes les arguments qu'un Anglais ou un Allemand serait en droit de faire valoir contre l'Espéranto. Votre Anglais et votre Allemand ont tout à fait raison, sauf lorsqu'ils disent que leur langue est une langue internationale, et si j'appartenais à une ou à l'autre de ces deux grandes nations, je serais assez mal disposé pour toute langue, quelle qu'elle fût, qui ferait obstacle aux progrès naturels de ma langue maternelle. Mais ce qui m'étonne, c'est de voir tant de Français prendre intérêt à la fabrication de cette langue. Le nombre de ceux qui parlent français va, vous le reconnaissez, en diminuant dans le monde, au moins proportionnellement. Quel remède proposez-vous ? Celui de diminuer encore le nombre de ceux qui le parleront, car vous n'imaginez pas, je suppose, que les étrangers qui apprendront l'Espéranto apprendront encore le français. Le remède me paraît singulier... »

A M. de Saussure, voici ce que je répondrai :

« Cette question de l'Espéranto met aux prises, suivant vous, monsieur, la mentalité de deux races d'esprits différentes : d'une part, ceux « dont l'idéal réside dans les monuments du passé », et, d'autre part, ceux « dont l'idéal est placé dans l'avenir, dans la vie même et dans la perfectibilité de l'esprit humain ». Ceux-là, ce sont les Espérantistes. Vous reconnaissez cependant qu'il y a une troisième race : celle « qui se contente du présent et d'un idéal restreint ». Je crois comprendre que vous me rangez dans cette troisième catégorie, et c'est déjà beaucoup de grâce que vous me faites, bien que vous annonciez qu'elle va être assez malmenée.

En ce qui ne concerne, vous avez du reste raison, car c'est surtout le présent que j'envisage. Que voulez-vous, monsieur ? on a l'esprit fait comme on peut. J'ai peut-être en effet un idéal restreint, mais je vis dans la réalité. J'ai peine à me figurer comme vous un avenir où toutes les races de l'Europe et du monde, réconciliées par l'usage d'une langue *internacia* (je vous emprunte ce

néologisme), oublieraient leurs haines, leurs préventions, leurs griefs, et s'embrasseraient en Espéranto. Je vous avoue même que je ne le désire pas. Je ne tiens point à ce que les races se haïssent ; quand elles poussent la haine jusqu'à s'entr'égorguer, cela me fait horreur ; mais je tiens à ce qu'elles subsistent et à ce qu'elles conservent leur vitalité et leurs traits distinctifs...

Ce n'est point seulement au point de vue des bonnes lettres que j'ai fait objection à l'Espéranto ; c'est encore à un point de vue auquel, je le reconnais, M. de Saussure, Genevois, ne saurait se placer. J'admets que l'usage d'une langue qu'entendraient les lettrés et les savants de tous les pays puisse avoir son utilité. Cette langue a été pendant longtemps le latin. Elle l'est encore dans une certaine mesure. Au dernier Concile, c'est en latin que les cardinaux échangeaient leurs communications ou leurs pronostics, et c'est en latin que le pape adresse ses encycliques au monde. Bien que d'accord avec M. de Saussure sur ce point que le Vatican regarde souvent vers l'avenir — j'enregistre avec plaisir cette observation d'un protestant — je ne crois pas qu'il les adresse de sitôt en Espéranto...

Peu à peu le français a remplacé le latin. Le français était déjà au XVIII^e siècle la seconde langue de tous les gens cultivés. Frédéric le Grand écrivait en français à Voltaire, et Catherine à Grimm. Le XIX^e siècle a encore affirmé sa suprématie. Il est employé dans tous les instruments diplomatiques ; il est parlé et compris dans tous les congrès devenus si nombreux de notre temps. Il remplit donc cet office de langue auxiliaire dont on proclame la nécessité. C'est pourquoi je m'étonne que ce soient des Français qui s'emploient à le déposséder de cette situation privilégiée, et lorsque j'apprends par M. Michaux que des professeurs de l'Université, qu'un recteur même y travaillent, d'une façon directe ou indirecte, je trouve cela tout simplement prodigieux.

Enfin, je nourris contre l'Espéranto un grief que j'exprimerai en toute franchise : c'est qu'il fleurit un peu l'internationalisme. Or, sans doute à force d'entendre chanter l'*Internationale*, tout ce qui est international m'est devenu assez suspect et je demande à y regarder de près. Sans doute je désire que la France demeure en bonne harmonie avec toutes les nations du globe, à condition qu'elle ne sacrifie au maintien de cette harmonie aucun de ses intérêts essentiels. Je veux qu'elle demeure, comme elle l'a toujours été, affable et accueillante aux étrangers...

Mais, cela dit, je veux que la France s'assimile les étrangers, et non point qu'elle se fagonne à leur guise. Je gage, sans en être sûr, que les Espérantistes sont en majorité des pacifistes. Or, quelles que soient les excellentes intentions des pacifistes, je me méfie du pacifisme comme de l'internationalisme, car je suis pour la politique de la « poudre sèche », pour celle du *big stick* et je m'imagine que ces expressions pittoresques écorcheraient la bouche d'un bon Espérantiste (1).

Après avoir publié cette réponse de M. le comte d'Haussonville le *Journal de Genève* du 26 octobre ajoute :

M. René de Saussure nous prie de dire qu'il n'a rien à ajouter aux articles publiés sous sa signature dans le *Journal de Genève* et dans le *Figaro*, mais qu'il a écrit dans ces articles que l'Espéranto mettait aux prises deux mentalités différentes et non pas trois. Il regrette que M. d'Haussonville, en s'attribuant à tort la troisième, ait pu croire un instant à une intention désobligeante de sa part. Cette troisième mentalité ne pouvait se rapporter qu'aux esprits indifférents incapables de prendre parti pour ou contre l'Espéranto ce qui n'est pas le cas de M. d'Haussonville.

Groupe espérantiste de Genève

Dans la séance du 1^{er} octobre, M. Cart, professeur d'Espéranto à Paris, a fait la première leçon de son cours où l'Espéranto est enseigné, sans l'aide du français, au moyen d'une scène de famille que le professeur explique en Espéranto en indiquant avec sa baguette chaque personnage ou objet dont il parle en expliquant la scène familiale.

Nous devons reproduire cette leçon et nous avons fait faire un grand cliché avec le tableau que M. Cart nous avait confié dans ce but, avant son départ pour Paris.

Clichés et manuscrits ont été volés dans mon tiroir, à la Librairie Espérantiste, 15,

(1) Elles écorchent surtout l'oreille d'un Français. Quel dommage de voir un membre de l'Académie française émailler tous ses articles de mots étrangers à notre langue. C'est parce que le mauvais exemple vient de si haut que l'invasion des mots étrangers nous envahit de plus en plus. Voilà, monsieur l'Académicien, qui fait bien plus de tort au français que l'Espéranto. H. Tarry.

quai de l'Île, à Genève, dans la nuit du 12 au 13 octobre (1).

Nous dédommagerons nos lecteurs en donnant le compte rendu très complet de la séance suivante du Groupe de Genève, qui a eu lieu le 3 octobre.

En l'absence du Président, qu'un deuil de famille retenait auprès des siens, et du vice-président, M. de Saussure, en voyage depuis le 5 octobre, la séance a été présidée par M. Hodler, secrétaire, qui donne la parole à M. Edmond Privat, ancien secrétaire du deuxième Congrès universel d'espéranto et ancien vice-président du Groupe espérantiste de Genève.

Le brillant orateur a encore tenu l'auditoire sous le charme de sa parole pendant une demi-heure. C'est en espéranto qu'il a parlé ; mais en présence de l'importance extraordinaire qu'a prise la nouvelle langue auxiliaire universelle, surtout depuis le congrès qui s'est tenu à Genève au mois d'août, les journalistes ont bien été obligés de l'apprendre, et nous donnons la traduction en français de ce discours qu'on pourrait intituler une :

Réponse au Comte d'Haussonville

« L'expérience a parlé... On s'est incliné devant le fait accompli. On ne discute plus aujourd'hui la langue internationale : deux congrès universels tenus à Boulogne-sur-Mer en août 1905, et à Genève en août-septembre 1906, ont prouvé une fois de plus sa réalité.

Un fait accompli

Devant un pareil résultat, il faut prendre position, et nous voyons qu'aujourd'hui un certain nombre d'hommes distingués ont tenu, dans ces derniers temps, à s'expliquer sur ce point.

Les uns ont dit pourquoi ils avaient appris l'Espéranto.

Les autres, comme M. Naville, se sont excusés de ne pas l'avoir étudiée pour des circonstances personnelles, tout en lui donnant leur approbation publique.

D'autres enfin, dans un désir louable de sincérité, ont déclaré qu'ils n'apprendraient pas l'Espéranto parce qu'ils le désapprouvent et qu'ils en ont peur.

M. le comte d'Haussonville, qui demeure pendant l'été à Vevey, où il aime à faire aux touristes les honneurs de sa belle résidence, dans laquelle tout respire le parfum du XVIII^e siècle, est au nombre de ceux qui repoussent l'Espéranto et considèrent son intrusion dans l'échange des idées comme une calamité publique. Et voilà qui nous prouve que l'Espéranto constitue une *puissance* considérable, puisqu'un membre de l'Académie française EN A DÉJÀ PEUR.

Le distingué académicien craint que l'Espéranto ne porte préjudice aux littératures nationales. « Si une tentative de langue internationale, écrit-il dans le *Figaro* du 1^{er} octobre, avait réussi il y a quelques centaines d'années, ni l'Allemagne du siècle dernier n'aurait connu Goethe, ni l'Angleterre Byron, ni la France Chateaubriand, ni l'Italie Alfieri ».

Nous avons peine à comprendre une telle supposition, nous ne voyons pas pourquoi le génie de ces écrivains eût disparu dans la langue internationale ; d'ailleurs, pourquoi supposer qu'ils eussent abandonné leur langue maternelle ? On nous dit que, à cette époque, le Français servait un peu de langue internationale ; pourtant il n'est pas venu à l'idée de Goethe d'écrire *Faust* en français.

Au XVI^e siècle encore, c'était le latin qui servait de langue internationale ; Shakespeare n'en a pas moins écrit ses pièces en anglais.

De même au XX^e siècle, où la langue internationale est et sera l'Espéranto, les littérateurs nationaux continueront de publier leurs œuvres dans la langue de leur pays. Ceci n'empêchera pas qu'il n'y ait un jour une littérature originale en Espéranto, qui sera la *littérature de l'Humanité*, et qui aura un caractère nettement universel.

Une langue doit pouvoir servir à tout, et il est ridicule de supposer un idiome uniquement commercial ou uniquement scientifique, par exemple. Sous le prétexte que l'Espéranto ne doit pas servir à la littérature il faudrait alors supprimer toute sa belle poésie et réduire au silence les poètes de talent qui composent en cette langue des hymnes pour des réunions internationales !

Supposez — c'est d'ailleurs arrivé, — qu'un jeune Français soit épris d'une jeune Suédoise, et qu'ils n'aient que l'Espéranto pour se comprendre, défendez-vous à l'amoureux d'écrire à sa belle un sonnet dans la langue harmonieuse qui leur est chère à tous deux ?

Nous pensons d'ailleurs que ce seront surtout les savants, les philosophes, les historiens ou les moralistes qui se serviront

(1) Le *Journal de Genève* du 19 octobre, en racontant ce vol, explique que c'est pour ce motif que le numéro du 14 octobre n'a eu que deux pages au lieu de quatre.

dans l'affaire, et c'est précisément cet idéal qui est grave, car si c'est lui qui insuffle la vie à tout l'organisme espérantiste, c'est aussi lui qui est le signe précurseur de luttes prochaines, luttes qui d'ailleurs feront couler plus d'encre que de sang.

Deux mentalités différentes vont se trouver aux prises, deux mentalités également respectables, et qui vivaient tranquillement côte à côte, souvent parmi les membres d'une même famille. D'un côté, celle dont l'idéal réside dans les monuments du passé; de l'autre, celle dont l'idéal est placé dans l'avenir, dans la vie même et dans la perfectibilité de l'esprit humain. Entre ces deux mentalités se trouve celle des nombreuses personnes qui se contentent du présent et d'un idéal restreint; ces dernières vont être les plus malmenées, car les voilà prises entre deux feux et enrôlées tôt ou tard, bon gré, mal gré, dans l'affaire.

Je voudrais éviter ici une confusion possible : qui dit regarder vers l'avenir, ne dit pas mépriser le passé; nous devons certes admirer les hommes du passé, qui ont été de grands initiateurs, mais il ne faut pas oublier que pour l'époque où ils vivaient, ces hommes avaient un esprit tourné vers l'avenir. Les deux mentalités qui vont se trouver en conflit ont donc existé de tout temps; elles sont tellement distinctes et personnelles que, lorsqu'elles se manifestent, elles ne correspondent pas du tout aux cadres étroits des partis politiques ou religieux, ni aux différentes professions, ni même aux différents milieux sociaux. Ce que l'Espéranto nous apporte, ce n'est pas la victoire de tel ou tel parti, ni la suprématie de telle ou telle race. On peut rester sceptique sur la sincérité d'une réconciliation entre les catholiques et les francs-maçons ou les Français et les Allemands, mais les personnes qui ont assisté au Congrès de Genève ont compris qu'un nouveau terrain d'entente existait réellement.

Un collaborateur du *Peuple suisse* a parfaitement résumé cette impression, en écrivant après le Congrès :

Et quand ces réunions particulières étaient terminées et qu'on se retrouvait de nouveau tous ensemble dans une séance, dans une fête ou dans une promenade, tous fraternisaient cordialement, oubliant pour quelques instants ce qui n'aurait pas manqué de les diviser. A plus d'une reprise, j'ai remarqué des groupes joyeux formés de prêtres, de libres-penseurs, de socialistes et d'officiers. Tous ces gens causaient gentiment entre eux, comme s'ils s'étaient rappelés subitement qu'avant d'être des prêtres des socialistes ou des militaires, ils étaient des hommes. Et je me suis dit, en les voyant, que de ces quelques journées passées en commun, il ne saurait manquer de résulter pour tous une grande leçon de tolérance.

Certes, la tolérance fut de tout temps une grande et belle chose, mais il me semble qu'elle ne fut jamais aussi utile, aussi nécessaire qu'aujourd'hui où tout est remis en question, où les idées s'entrechoquent avec une violence toujours plus forte, où l'on peut voir à chaque instant deux hommes également intelligents, également bons, également sincères, avoir sur le même objet des opinions diamétralement opposées.

Une leçon de tolérance ! Si le congrès de Genève n'avait donné que cela au monde entier, il lui aurait donné beaucoup déjà !

Quant à la question de savoir si « chaque idiome national sera réduit à n'être qu'une langue inférieure dont ne se serviraient plus que les ignorants ou au contraire les lettrés », est-il besoin de rappeler que l'Espéranto ne peut être qu'une langue internationale *auxiliaire*, et que s'il prétendait supplanter les idiomes nationaux, la pratique journalière le transformerait rapidement en autant de langues qu'il y a de races différentes ? Est-il besoin aussi de répéter que ni l'anglais, ni surtout le français ne seront jamais reconnus comme langue internationale par les autres pays ? Nous voulons parler d'une vraie langue internationale dont se serviraient les commerçants, les savants et les gens des différents pays dans leurs rapports réciproques, car si l'internationalité du français consiste en ce que « les conventions internationales et les procès-verbaux des congrès ou conférences, telles que celle d'Algésiras » sont rédigés en français, voilà qui est d'un intérêt bien platonique pour la France.

On se demande alors comment les savants, les philosophes ou les linguistes n'ont pas pensé plus tôt à l'importance de cet axiome, et pourquoi ils n'ont pas préparé les voies, au lieu de laisser l'Espéranto prendre ainsi le monde par surprise. On en est d'autant plus étonné que les savants possédaient déjà, au moyen âge, une langue auxiliaire internationale, le latin (qui, par parenthèse, n'a jamais entravé l'essor des génies nationaux dans les différents pays). En réalité, plusieurs tentatives ont bien été faites pour créer une langue artificielle : sans parler du Volapük, il y a eu des essais individuels comme le « panroman », la « langue bleue », le « latin sans inflexion », etc. ; ou des essais collectifs comme l'« idiome neutral ». Le résultat a été nul, parce que ces langues ont trop théoriques ou bien prétendent être

tout à fait logiques. Or ce qu'il faut à notre époque, c'est une langue que l'on puisse non seulement écrire, mais parler dans les congrès internationaux, sur les paquebots, dans les chemins de fer, partout enfin où il y a une foule cosmopolite. C'est en marchant qu'on a prouvé le mouvement, c'est en parlant qu'on prouve l'Espéranto.

Mais si les hommes de science n'ont pas coopéré à la création de la nouvelle langue internationale et s'ils n'ont joué jusqu'ici que des rôles individuels, désormais il en sera autrement et c'est le monde scientifique qui devra décider du succès définitif de l'Espéranto. En effet, les savants sont presque tous d'accord sur le principe même d'une langue internationale; la langue seule leur faisait défaut. Maintenant, elle existe et des revues internationales, scientifiques, médicales ou autres se publient déjà en Espéranto sous le haut patronage de savants éminents comme : Adelsköld, Appel, D'Arsonval, Becquerel, Berthelot, Poincaré, Ramsay, etc. Au congrès de Genève, une commission scientifique internationale dont le président est M. le général Sébert, membre de l'Institut, a été créée dans le but de réunir les efforts individuels en vue d'organiser la propagande.

C'est pourquoi je voudrais, en terminant, dire aux savants qui prêtent encore peu d'attention au mouvement espérantiste et laissez un instant vos microscopes et vos laboratoires et venez voir ce qui se passe au dehors; non pas en simples curieux mais en apportant votre concours à l'œuvre commencée. L'occasion est unique : car on est en train de créer une terminologie scientifique toute nouvelle; vous pouvez encore en disposer à votre gré, proposer des simplifications, des nomenclatures plus logiques, plus systématiques et plus conformes à l'état actuel des sciences. Mais il faut agir en commun, sans plus tarder, centraliser tous les travaux déjà publiés et toutes les propositions individuelles dans un Bureau scientifique international, qui serait chargé d'élaborer les nouveaux vocabulaires; autrement l'usage consacrera bientôt une quantité de termes scientifiques que l'on introduit dans la nouvelle langue à tort et à travers, au hasard des publications individuelles.

Enfin, je voudrais mentionner ces millions d'hommes, que néglige M. d'Haussonville, et qui n'ont ni le temps ni le moyen d'apprendre une ou plusieurs langues étrangères; car on sait combien pénible est cette étude et quels piteux résultats elle fournit, si elle n'est appuyée sur de longs séjours au dehors. A ceux-là, l'invention Zamenhof ouvre, non pas seulement un pays ou deux, mais le monde entier, sans dépense et sans fatigue; elle les libère de la servitude linguistique où les maintenait le hasard de leur naissance. Est-ce là un bienfait à dédaigner, à empêcher ? Et ne suffit-il pas, au contraire, à justifier ce mot de M. le recteur Boirac : « Les conséquences de l'Espéranto, pour les progrès à venir de l'humanité, seront à peine moins décisives que celles de l'invention de l'écriture et de l'imprimerie » (1).

René DE SAUSSURE.

(Extrait du *Journal de Genève* du 10 octobre.)

En même temps que M. René de Saussure envoyait sa réponse au *Journal de Genève*, M. Paul-Hyacinthe Loyson, l'auteur de la belle poésie qu'il a récitée dans la séance de clôture du Congrès publiait un plaidoyer en faveur de l'Espéranto.

Le manque d'espace ne nous permet pas de l'insérer, mais, voulant faire la partie belle à nos adversaires nous publions un article humoristique publié dans un journal de Genève

CONTRE L'ESPÉRANTO

M. Ch. Albert Cingria est l'auteur d'une brochure contre l'Espéranto, qu'il met en vente au prix de 0 fr. 10.

La thèse soutenue par cet émule de l'académicien d'Haussonville a été réfutée avec vigueur par M. Monod, membre du Bureau du groupe espérantiste de Genève.

Mais il n'est pire sourd que celui qui ne veut rien entendre et M. Cingria, qui n'a sans doute pas compris, embouche la trompette de la victoire et écrit à un journal de Genève :

« Ce que j'avais prévu touchant les destinées de la langue esperanto s'est réalisé en tous points. A l'heure actuelle, il en est parmi les victimes du Congrès qui, non seulement ont oublié leur langue natale, mais encore qui ne savent plus dans quel sens il faut lire une brochure. Ce que M. Alfred Monod a retenu de ma réfutation ressemble fort à ce qu'en pourrait réciter un perroquet enflammé par un bec de gaz et pris de vertige rotatoire. (sic) !... »

M. Monod se plaint de ne point trouver en mes images littéraires ce fil d'Ariane qu'il y a ravi pour le cacher dans sa poche. Du proverbe inédit que j'ai cité en son lieu : « à

(1) Ce dernier paragraphe n'existe pas dans l'article du *Journal de Genève*; il se trouve dans le *Figaro* du 20 octobre, H. T.

blanchir un nègre on y perd son savon », M. Monod a retenu le seul mot « nègre », qui l'a fait sourire. Ensuite, ayant accouplé le mot « nègre » avec un fragment imagé de la métaphore précédente, M. Monod a éclaté d'un bon sourire honnête. Mais, lorsque après avoir fait des colonnes de mots avec les termes de mes comparaisons, ses yeux congestionnés et diminués par l'hilarité croissante sont tombés sur l'association suivante : kakatoès, hibou, fakir, louve, vierge, voyelle A, rizièrre, 58.000 révolutions, ses lèvres se sont tendues, elles ont gagné ses oreilles (sic) !

« Si les honorables lecteurs de notre presse genevoise sont d'humeur à se régaler de ce nouveau genre d'esprit, je m'engage à leur présenter des fragments accommodés à cette sauce, des deux *Légendes des siècles*, de la *Divine comédie*, du *Paradis perdu*, des *Oraisons funèbres* de Bossuet, même de l'*Hamlet* traduit en espéranto.

« L'emploi de ce procédé appliqué à la critique est un témoignage suffisant de la pauvreté des arguments dont dispose M. Monod contre mon opuscule.

« L'état-civil de M. Monod est d'être « ahuri », comme il nous l'a déclaré lui-même. Pour justifier la possession légale de cet état-civil il y a joint une application immédiate. L'exemple mémorable qu'il nous donne en son article ne nous laissera plus aucun doute sur l'authenticité de sa déclaration. »

CH. ALB. CINGRIA.

C'est moi qui répondrai à M. Cingria et la réponse sera brève.

En passant devant une librairie, voisine de la rue du Mont-Blanc, à Genève, je vois, fichée à la porte, une pancarte où il était dit que, pour 10 centimes, en achetant une brochure, on pouvait apprendre l'Espéranto et lire une histoire intéressante.

J'entre et j'offre mes 10 centimes. C'était la brochure de propagande éditée par la Société espérantiste d'Angleterre.

— On s'occupe beaucoup de l'Espéranto depuis le Congrès, dis-je à la librairie; il a de ardents défenseurs et de non moins violents adversaires ? Vous devez avoir des brochures pour et contre l'Espéranto ?

— Parfaitement, me dit la marchande. Si vous êtes un adversaire de l'Espéranto, voici la brochure de M. Cingria; elle coûte 10 centimes également.

— Ah ! répondis-je. Je ne la connaissais pas. Eh bien ! qu'en pensez-vous au point de vue de la vente ? Avez-vous vendu beaucoup de vos brochures en faveur de l'Espéranto ?

— Oui, Monsieur, depuis le Congrès on nous en a demandé plusieurs centaines.

— Et la brochure de Cingria ?

— On n'en a pas vendu une seule. Donc je conclus qu'il n'y a pas lieu de partir en guerre contre une brochure que personne ne lit.

H. TARRY.

Contre et pour l'espéranto

Cette polémique durera longtemps.

Nous avons reçu le numéro du 19 octobre 1906 du journal *Les Nouvelles* d'Alger, qui contient un premier article intitulé ESPÉRANTO et signé par M. Aubert, président du groupe espérantiste d'Alger.

Une personnalité « très en vue dans le monde de la presse » et qui est en même temps « une de ses plus dévouées groupinoloj » (membre féminin du groupe), lui avait fait l'objection suivante :

L'aspect général de l'Espéranto, langue nettement néo-latine, et la composition de vos Congrès où les Français sont en majorité, font craindre que seuls apprennent l'Espéranto les étrangers qui avaient entrepris l'étude du français; et que, par suite, vos efforts pour vulgariser l'Espéranto se retournent contre la propagation dans le monde de la langue française.

A cela M. Aubert a répondu :

« Que d'erreurs en peu de mots !

1° D'abord, l'Espéranto qui est une langue néo-latine pour les néo-latins, est une langue agglutinante pour les Orientaux. Cela paraît extraordinaire, mais c'est ainsi. Une des idées générales du docteur Zamenhof a été cette solution merveilleuse de la principale difficulté : trouver une langue qui soit grammaticalement aussi assimilable pour les Chinois ou les Japonais que pour les Occidentaux.

Cet aspect néo-latin est une particularité de l'Espéranto voulue et justifiée par de multiples raisons : les Français, Italiens et Espagnols sont tout particulièrement pressés pour l'étude des langues étrangères; il fallait donc que la langue internationale fût facile, surtout pour eux. Notons qu'elle l'est beaucoup plus pour les Italiens, Espagnols, Portugais, Roumains, Sud-Américains que pour les Français.

D'autre part, dans le monde slave et néo-germanique, une catégorie très nombreuse d'individus ont étudié plus ou moins le latin

et le français. Excessivement rares sont ceux qui sont aptes à tirer de leurs études latines un parti pratique quelconque, et bien clairsemés, quoi qu'on en dise, ceux qui savent écrire et surtout parler le français un peu correctement et à peu près couramment.

Chez les Allemands et les Russes, il a été constaté que l'étude de l'espéranto est une préparation excellente aux langues néo-latines, et par suite à l'étude de notre langue nationale.

En outre, pour peu que l'on ait pénétré dans les milieux espérantistes non français, on est frappé des services que rendent à la langue française à l'étranger, ces revues et journaux édités en français et en espéranto, qui circulent de main en main, parmi les groupes espérantistes du monde entier. Citons notamment *L'Espérantiste*, organe officiel des groupements français, et *La Revue des Nations*, qui publie côte à côte des articles de toutes natures et des romans rédigés dans les deux langues; on se guide sur le texte espéranto pour comprendre le texte français juxtaposé.

2° Il est naturel qu'à Boulogne-sur-Mer, au premier congrès international espérantiste, se soient rendus surtout des Français.

On peut être très bon espérantiste sans avoir le moyen de franchir des milliers de lieues pour aller causer et discuter avec des « Samideanoj ».

Cependant, à Boulogne, les Anglais, Allemands, Suédois, Russes, Tchèques, etc., constituent déjà une minorité fort imposante.

Mais à Genève, au mois de septembre dernier, si la France arrivait au premier rang par le nombre de ses représentants, le fait est que « les étrangers » tous réunis étaient en majorité, bien que les Suisses fussent très peu nombreux : un train spécial a amené d'un seul coup plus de 150 Anglais; en outre, il y a eu Genève des délégués de groupes asiatiques et américains du Nord et du Sud, venus tout exprès en Europe.

Et si nous voulons qu'au prochain Congrès qui aura lieu dans un an, à Cambridge, l'influence française soit encore prépondérante, nous n'avons, nous Français, qu'à bien nous tenir.

3° Admettons même que le raisonnement de notre honorable adversaire soit juste, admettons, quoique ce soit absolument inexact, que l'Espéranto ne recrute, dans les cinq parties du monde, que les étrangers qui ont plus ou moins appris le français.

Qui donc pourrait soutenir que l'Espéranto, qui groupe tous ces amis de notre langue nationale sur le terrain de la solidarité humaine, de la fraternité, du travail et de la paix puisse porter un préjudice quelconque aux intérêts de la France et à ses idées ?

Si l'Espéranto et l'espérantisme sont un péril pour la France, que ne forme-t-on une ligue contre l'Espéranto, qui viendrait développer ses arguments en face des nôtres ?

Notre documentation à nous est faite. Nous invitons nos adversaires à étudier sérieusement la question pour faire la leur, et nous sauver du péril où nous courrons... s'ils ont raison.

M. AUBERT,

Président du Groupe d'Alger.

Après le plaidoyer de M. Aubert, en faveur de l'Espéranto, nous donnons la parole à M. Michaux, président du groupe des avocats espérantistes et du groupe espérantiste de Boulogne.

Réponse à M. le Comte d'Haussonville

Monsieur l'Académicien,

Votre article contre l'Espéranto se comprend fort bien dans votre état d'esprit présent, mais est-ce que votre manière de voir ne se modifiera pas après un plus ample examen de la question ?

Les espérantistes se réuniront l'an prochain à Cambridge, tout comme à Genève cette année, sauf qu'ils y seront sans doute 3000 au lieu de 1500.

Ils seront reçus à l'Université de Cambridge. Supposons que le Recteur de cette Université soit aussi dans votre état d'esprit. Il hésitera à nous faire visiter le monument, tout comme vous auriez hésité.

Notre collaborateur espérantiste, M. Hodler, après avoir rédigé avec nous le n° 29 de ce journal, conformément à l'accord conclu avec le groupe de Genève, prétend m'évincer des fonctions d'administrateur et a entraîné quelques Espérantistes dans cette scission.

Afin de faire trancher ce différend par qui de droit, je suis dans l'obligation de demander la convocation d'une ASSEMBLÉE GÉNÉRALE EXTRAORDINAIRE des actionnaires, laissant à MM. les membres du Conseil d'administration le soin d'en fixer le lieu et la date.

Je fais appel, en outre, à tous les Espérantistes qui lisent ce journal, pour qu'ils le soutiennent, en leur faisant savoir qu'il reste encore à placer quelques actions de 25 francs que je tiens à leur disposition.

Il n'y a pas de meilleur moyen pour eux de soutenir la cause espérantiste.

Si une vingtaine de *Samideanoj* prennent une action, et si une trentaine de groupes prennent un abonnement collectif, la période des difficultés sera franchie, et une ère de prospérité s'ouvrira pour ce journal, qui restera à la France.